

# Interview de Marie Jaoul de Poncheville

## Réalisatrice du documentaire-fiction « Yönden »

90' – Diffusion ARTE, Mars 2003

### .: Pourquoi j'ai voulu tourner le film « Yönden »

L'année dernière, j'eus la chance d'entendre trois secondes la voix de Yönden, (le héros de mon film « Molom » tourné en Mongolie il y a neuf ans), grâce au téléphone satellite qu'avait utilisé en pleine steppe le docteur Alain Cantero.

Alain m'avait accompagnée pendant ce tournage et depuis, y retournait régulièrement pour y soigner les nomades. Je n'eus le temps que d'entendre « Allo, Marichéri ? » et un grand éclat de rire. Puis la communication fut coupée !

Ma vie, à ce moment-là, avait été bouleversée par un chagrin que je pensais inconsolable. Il me semblait que j'avais perdu tout intérêt.

La voix de Yönden me réveilla. Ce coup de fil m'avait rattachée à la vie par hasard (mais il n'y a pas de hasard).

Cette voix, ce rire, cette joie... le retrouver à tout prix.  
L'amitié, n'est-ce pas se revoir ?

Yönden avait cette force de vie exceptionnelle, cette force précieuse que l'on a chacun en soi, que l'on devrait cultiver et soigner quand elle se fragilise. Par ce coup de fil, il m'avait réveillée, rappelée, et fait ressurgir en moi cette force vitale.

Je décidai de faire un film sur sa vie d'aujourd'hui.

Je voulais savoir impérieusement, impérativement ce qu'il était devenu, ce petit Yönden qui, à l'époque avait tant donné pour mon film « Molom ». Ce petit d'homme tellement ouvert à la vie, tellement joyeux, étonné en permanence par tout ce qu'il découvrait.  
Et je voulais savoir aussi ce que moi j'étais devenue.

### .: Un retour en arrière : Qui était Yönden ?

La première fois que je rencontrai Yönden, c'était en 1993, par un automne flamboyant, en pleine steppe. Je tournais un film en République de Mongolie dans lequel le rôle principal du film devait être tenu par un jeune garçon de 6, 7 ou 8 ans.

J'avais rencontré des dizaines d'enfants à la capitale Oulan Bator. Aucun d'eux ne correspondait au rêve que j'avais d'un enfant nomade, libre, vif, joyeux, capable de transmettre mes rêves.

J'avais donc décidé de commencer le tournage sans enfant, ne filmant que les paysages traversés par la grande marche de Molom, le vieux chamane à la recherche d'un enfant à qui il pourrait transmettre son savoir. La fiction allait devenir réalité.

Un soir, dans la région de l'Arkanghai, au Sud-est de la Mongolie, je tombai sur une troupe de comédiens ambulants qui jouaient une pièce de théâtre en plein air devant quelques familles de nomades. Après la représentation, ils invitèrent toute notre équipe à leur rendre visite au soleil couchant pour boire l'aïrak, sous leur immense yourte toute décorée de ces fameux motifs tibétains de tissu bleu qu'ils avaient installée sur les berges de la rivière de l'Orkhon.

Au cours de la soirée, je demandai à l'un des acteurs séduisant et beau parleur, s'il connaissait un enfant dans la région, capable de jouer dans « Molom ». Fanfaron, Baïtsaran répondit qu'il y avait de nombreux enfants très beaux dans la région car presque toutes les jolies femmes de la contrée avaient succombé un jour ou l'autre à ses charmes !

Il nous invita à partir avec lui dès le lendemain matin en direction du Nord à une demi-journée de camion vers un campement qu'il avait fréquenté assidûment voilà six ou huit ans. Il pensait qu'un enfant avait du y naître depuis, car il disait y avoir séjourné plus longtemps qu'à son habitude, la jeune femme étant particulièrement belle...

Le lendemain vers cinq heures du soir, après avoir roulé des heures, être revenus en arrière cent fois sur les directives contradictoires de Baïtsaran, nous réalisâmes soudain que nous étions perdus à des kilomètres de notre camp.

Baïtsaran avoua soudain qu'il était confus et sans doute cette famille de nomades s'était déplacée vers une autre région. Je voyais qu'il cuvait sa cuite de la dernière nuit. Je réalisai plus tard que notre réserve de vodka s'était volatilisée. Inquiète, voyant que le soleil déclinait, nous devions rentrer au plus vite. Au même moment, comme nous essayions de traverser une petite rivière, le camion s'immobilisa et patina, coincé entre les deux rives trop pentues.

J'ai dans ma nature une inclination à apprécier les événements qui obligent à vivre le présent...Être confronté à l'instant, accepter ce qui est et être ouvert à ce qui se présente.

Après maints essais, les roues de notre guimbarde continuaient de tourner dans le vide. La nuit tombait. Bien sûr, entre chaque essai, une bonne rasade de vodka et des rires pour essayer d'ameuter les nomades alentour, s'il y en avait...

Soudain, j'entendis un rire, comme les grelots d'un troupeau de moutons qui s'égrenaient dans le soleil couchant.

Je levai la tête, étonnée. Sur la boule rouge du soleil se découpait la silhouette d'un enfant qui, à mon appel, dégringola le ravin à toute vitesse.

J'étais en face du personnage que j'avais tellement cherché. Il était là.

7 ou 8 ans, encore petit, un visage d'ange malicieux.

J'eus le coup de foudre. Des yeux noirs brillants, un visage rond aux pommettes rouges, totalement ravissant, une malice et une joie communicative... Tout se passa très vite. Avec assurance, il parla aux acteurs mongols et leur promit d'envoyer ses « oncles » à notre secours. Il habitait tout près. Très décidé, il me prit la main et m'entraîna vers le haut du ravin. Je le suivis, accompagnée par mon ami médecin, Alain et notre traducteur mongol Enkkhe. Après avoir grimpé la colline, nous découvrîmes à quelques centaines de mètres, deux yourtes dont sortait une petite fumée bleutée.

L'enfant s'appelait Yönden, ce qui me mit dans un état d'émotion intense puisque dans mon scénario, c'est le nom que j'avais donné à mon petit personnage en souvenir du « Lama aux cinq sages », le livre de Lama Yonden et d'Alexandra David-Néel qui racontait une si merveilleuse histoire d'amour.

Tout concordait, tout s'enchaînait naturellement.

Yönden me fit rentrer dans la yourte la plus proche, très simple et pauvre.

Une petite fille sans doute d'un ou de deux ans plus âgée que Yönden nous accueillit.

Elle alla prendre des bras de sa maman un bébé qui hurlait et me le mit dans les bras.

Une bouilloire d'eau brûlante s'était renversée sur une partie de son corps et sur l'un de ses bras. La mère couvrait ses plaies d'une sorte de bouillie noire faite d'herbes ramassées

dans la steppe. Dans un coin, une vieille femme priait Bouddha, assise en tailleur devant l'autel de la famille.

Alain, le médecin, avec son calme habituel remit le bébé dans les bras de sa mère et examina le pansement. Il fit un sourire à la maman et sortit de son sac une poudre blanche qu'il appliqua sur les plaies. Il fit signe à la mère de le bercer. La mère retrouva son calme et le bébé finit par s'endormir.

La famille procéda alors au rituel de bienvenue. La jeune fille nous offrit de l'aïrak, le lait de jument fermenté, et de l'aaruul, morceaux de fromage séchés au soleil, ce qui calma notre faim.

J'expliquai à la mère que j'aimerais emmener Yönden avec nous pour travailler dans un film. Visiblement, elle ne savait pas ce dont je parlais mais accepta tout de suite car la famille manquait de tout et l'argent les aiderait. L'hiver avait été très dur, ils avaient perdu beaucoup de bétail et n'avaient plus assez de viande et de lait à vendre pour survivre. Elle envoya Yönden chercher le grand-père dans la yourte plus loin pour avoir sa bénédiction et fêter l'événement. Nous vîmes arriver quelques quarts d'heures plus tard un vieil homme d'une beauté ancestrale en même temps que nos compagnons acteurs qui avaient remis le camion en état de marche.

Le grand-père s'approcha de la vieille femme qui priait. Il lui dit quelques mots et nous annonça que celle-ci nous donnait sa bénédiction. C'est elle qui nous donna la permission officielle d'emmener Yönden. Elle renifla son arrière petit-fils plusieurs fois et dit à Yönden de rester toujours à côté de moi et de m'obéir.

Plus tard, nous fîmes nos adieux.

Pendant le tournage, lorsque nous n'étions pas trop loin du campement, nous emmenions Yönden voir sa famille. Alain, lui, y retournait plus souvent pour soigner le bébé et l'arrière grand-mère qui souffrait d'hypertension.

Nous repartîmes avec Yönden vers notre camp. Il n'avait jamais pris de machine roulante ! Il grimpa sur mes genoux. Il était si heureux, accroché à la fenêtre....

Entre deux hauts le cœur, il n'arrêtait pas de rire et de poser des questions. L'un des musiciens jouait de son accordéon, les autres comédiens chantaient.

Le monde nous appartenait...

Pendant deux mois et demi, Yönden vécut avec nous, joua son rôle magnifiquement comme s'il vivait sa vraie vie, une nouvelle vie qu'il avait à accomplir, pleura quelquefois en pensant à sa mère lorsque nous étions dans des régions trop éloignées pour aller la voir : il fut notre bonheur à tous.

Début décembre, je l'abandonnai, le cœur serré, pendant le long hiver mongol : je rentrai en France. L'équipe était fatiguée, les caméras ne répondaient plus.

Le film cependant était loin d'être fini. J'entrepris à Paris le montage des images que j'avais tournées.

Je retournai en Mongolie à la fin du printemps quand les températures furent plus clémentes. Mes amis mongols étaient là, sur le terrain d'atterrissage de l'aéroport avec Yönden. Une fois l'avion immobilisé, je fus la première à descendre et je vis Yönden courir sur la piste jusqu'à l'avion et sauter dans mes bras en criant « Maguiséri » !

## **.: Yönden, aujourd'hui**

Yönden est maintenant chef de famille. Il habite toujours dans la région de l'Arkanghaï, au centre de la Mongolie, à une journée de route de la capitale Oulan Bator. Il a 17 ans. Il a pris la place de son grand-père trop âgé; son arrière grand-mère est morte; sa mère a six enfants sans pères, la sœur aînée de 19 ans a eu un petit garçon également sans père. La vie est plus dure que jamais.

Cet hiver, les températures sont tombées particulièrement bas que jamais : - 60° ! Les trois-quarts du bétail sont morts. Parmi les humains, il n'y a jamais eu autant de victimes du froid. La Mongolie est l'un des pays les plus pauvres du monde.

## **.: Le film « Yönden »**

J'ai suivi Yönden dans sa vie quotidienne, chez lui, en famille, entouré de ses troupeaux; le jour où il a emmené Gambo, l'un de ses petits frères, à l'école (lui qui en avait toujours rêvé); je l'ai suivi quand il a préparé la caravane médicale créée par le docteur Alain Cantero puis quand enfin la caravane s'est ébranlée avec lui à sa tête: pendant cette longue traversée, sa fonction est de protéger le docteur de tous les dangers et de l'assister avec Khulan, la petite traductrice, fille de l'éleveur de loups qui travaillait avec nous sur le tournage de « Molom ».

Chaque année, au début de l'été, en juillet, la caravane s'ébranle et va vers le Nord de la Mongolie jusque chez les Tsaatan, les éleveurs de rennes. Son but: soigner les nomades trop éloignés de tout, qui n'ont pas accès aux soins.

Pendant une pause de la caravane, alors que le docteur recevait les malades, Yönden a rencontré Koorlo, une jeune nomade.

J'ai filmé leur amour naissant. J'ai vu Yönden se transformer en homme. Impatient de vivre sa vie, dans sa propre yourte, avec un troupeau de chevaux à lui, avec sa nouvelle compagne, Koorlo.

Les dernières années ayant été rudes, son grand-père lui a demandé cette fois-ci de quitter la caravane en chemin et de rentrer pour couper les hautes herbes en altitude. Il faut nourrir le troupeau pendant l'hiver, ne plus se laisser surprendre par le froid (le dzud) comme les années précédentes. Yönden, aidé de ses amis nomades et de Koorlo, a entassé dans la grange qu'il a construite au printemps autant de foin qu'il a pu en faucher.

## **.: Le sens du film « Yönden »**

Yönden est un passeur, la figure qui montre cette réalité trop lointaine et déformée par les représentations occidentales. Le film ne se réduit pas à lui, il parle aussi des corps sous les dehis, de la lassitude et de la fatigue d'une vie dure mais aussi de joies simples, oubliées, d'une dignité transcendée par les chants, les rires et le contact avec la matière même du pays, l'espace, la lenteur, la beauté vierge.

Ce film, c'est aussi la recherche des traces sur les visages, la recherche des regards et sans doute la recherche d'un autre temps. Car les occidentaux ont tendance à croire que leur temps est universel, que leur rythme est celui des autres.

Le film découvre d'autres êtres, d'autres lieux, d'autres intérêts, d'autres préoccupations dans un monde qui paraît si éloigné du nôtre. Mais après tout, sommes-nous tellement étrangers les uns aux autres? Le film nous tend un miroir qui reflète cet autre, soi-disant si différent.

Puis petit à petit, le film devient miroir. On commence à voir un peu de l'autre en soi ou un peu de soi-même dans ce frère ou cette sœur du bout du monde. Et l'on s'y attache... et l'on se met aussi à croire à nouveau dans la nécessité absolue de la tendresse, de la fidélité, de l'échange... Il fallait vraiment que j'aie là-bas pour voir si j'y étais.

### **.: Impressions du tournage de « Yönden »**

J'ai toujours eu l'impression en tournant le film que Yönden s'échappait, qu'il ne voulait pas communiquer « à ma façon ».

En s'échappant, il me disait clairement : « cherche » ce que tu es venue trouver. Ce ne peut être moi puisque moi je veux aller tout seul vers ma vie. Jusqu'ici, j'ai bien vécu sans toi ! Trouve-toi, et trouve-moi si tu le veux vraiment ! Je tâchai pendant ce tournage de laisser remonter les souvenirs d'un bonheur disparu.

Je savais que c'était la seule issue, pour qu'enfin j'accepte le passé, joies et peines confondues, et ouvre la voie d'un présent vivant.

Les silences de Yönden, ses absences, son énergie, son indépendance font partie du film et ont été comme une confrontation de mon fantasme avec la réalité.

Tout en filmant, je comprenais que le personnage de Yönden était toujours sur le point de disparaître et créait une vraie tension, un questionnement. C'est comme dans la vie, tout semble s'évanouir... toujours.

On passe son temps à perdre et à retrouver autre chose que ce que l'on a perdu.

Pour trouver la liberté d'être à nouveau.

Ma réalité de réalisatrice trouvait là sa raison d'être.

Je croyais veiller sur Yönden...

C'est lui, au fond, qui veillait sur moi...

### **.: La fin de ce film, le début d'un autre...**

Yönden m'a dit en partant : « Dans cinq ans, quand mon dernier petit frère aura dix ans, je quitterai la famille et j'épouserai Koorlo. J'aurai ma yourte à moi.

Avant, je veux savoir lire et écrire.

M'aideras-tu ? »

Oui, Yönden, je veux t'aider.

Tu viendras, Yönden et il y aura encore un autre film.

Je te montrerai mon pays, je t'emmènerai dans les Cévennes.

Là-bas, il y a des chevaux, des chèvres et des moutons.

### **.: Epilogue**

Nous avons fait ensemble un film, un film pour lui et un film pour moi et pourtant ils n'en font qu'un car l'un sans l'autre, ils n'existent pas. Ils s'imbriquent parfaitement.

Ce film est un symbole : une séparation a engendré la réunion.

Symbole en grec veut dire réunion des parties d'un objet cassé en deux.

Dans la Grèce ancienne, deux personnes qui avaient échangé l'hospitalité pour la première fois, avant de se séparer, brisaient un galet ou un astragale de mouton. Chacun en gardait une moitié, comme signe de reconnaissance. S'ils devaient se revoir, eux-mêmes, leurs descendants ou leurs alliés, ils tâchaient de remettre ensemble les deux morceaux de l'objet brisé...

Ainsi l'histoire pouvait reprendre...